

## PREAMBULE



La décision de réaliser cette plaquette fut prise à PARIS, en décembre 1967, au cours du diner commémorant le vingt cinquième anniversaire de notre entrée dans la MARINE.

Il nous a semblé utile et opportun, tant que nous pensions jouir encore de la totalité de nos facultés, de noter les souvenirs gardés de cette période troublée, exaltante et pittoresque qui nous vit quitter les bancs de la classe de FLOTTE de BOUZAREAH en novembre 1942 et, après une formation expéditive sous le PENON de l'AMIRALTE d'ALGER, débarquer, avec le galon à sabords bleus, du GIRUNDIA II à CASABLANCA fin novembre 1943 pour rallier nos premières affectations dans la Marine au combat.

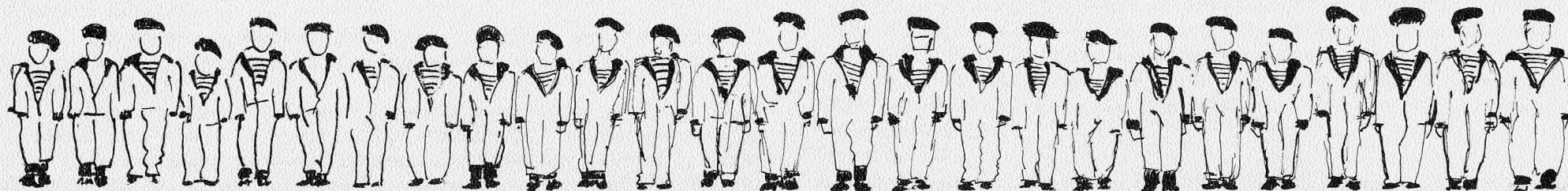
Cette tâche a été rendue possible grâce au carnet que LECLERC a conservé de cette époque et qu'il continua de temps en temps à tenir par la suite. La plupart des documents viennent de DUPUIS, et les photographies ont été rassemblées par COSTAGLIOLA, l'Amiral ADAM ayant bien voulu également extraire de ses archives personnelles des photos des annexes de la Baille d'ALGER. TUTENUIT s'est efforcé de croquer ce qui fut le cadre de notre vie et de nos activités.

Dédié à nos sept camarades tués à l'ennemi ou morts en service commandé, ce texte ne relate que cette unique année passée ensemble sur cette terre maintenant étrangère. On ne trouvera que des indications sommaires sur ce que sont devenus les 26 petits BAHARIAS de 1942 dans les listes figurant en annexe.

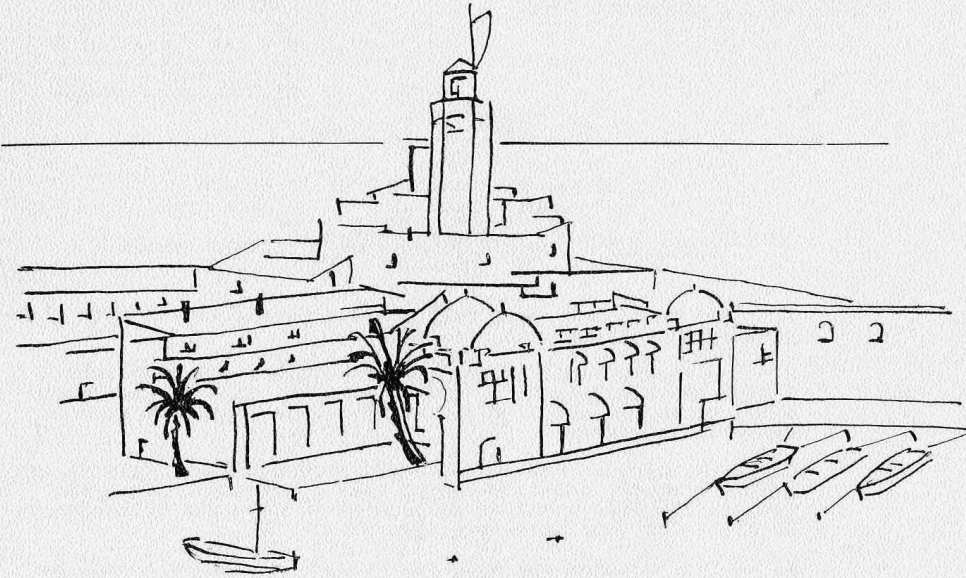
On s'est efforcé, évoquant ces souvenirs déjà vieux, de retrouver ce que dans l'ensemble nous avons ressenti à l'époque, avec les informations limitées ou déformées dont nous disposions alors. Naturellement, même sur le moment certains d'entre nous ont pu diverger un peu par rapport à l'opinion moyenne rapportée ici. Et surtout depuis lors, nous avons tous évolué dans les appréciations que nous portions sur les événements et les personnes.

Peut-être le rédacteur de ce récit n'a-t-il su ou pu éviter d'y mettre une note trop personnelle. Que chacun veuille bien excuser les déformations et les insuffisances qui en résultent.

DUDULE  
OCTOBRE 1970







## L' ENGAGEMENT

*«Au large on vient d'entendre  
Le bruit sourd du canon;  
Il s'agit de défendre  
L'Honneur du Pavillon.*

*OHE, OHE, VIVENT LES ASPIRANTS  
DE FRANCE (chanson)*

Dimanche 8 Novembre 1942-06 h 00.

Les lève-tôt et ceux que le canon réveille, réalisent vite qu'il se passe ce matin là quelque chose d'exceptionnel. Inutile de descendre à l'Amirauté d'ALGER pour la séance habituelle de «*bouline*» dominicale : la batterie de 120 tonne sans cesse. De la crête de BOUZAREAH qui surplombe la baie d'ALGER à l'Ouest, et où se trouve l'annexe du lycée rassemblant les classes de préparation aux grandes écoles, on peut apercevoir la baie de SIDI FERRUCH. Une masse de navires de tous types y est assemblée, que l'on distingue à peine dans la grisaille du matin.

Interloqués, nous nous questionnons sur la nature de ces événements : exercice de tirs? convoi de MALTE réfugié sur nos côtes? débarquement allemand ou anglais?.

Dans la matinée, nous sommes progressivement fixés : au son du canon succèdent petit à petit les bruits d'armes d'infanterie, tiraillant par-ci par-là, d'une façon anarchique, surtout en direction d'ALGER. Puis nous voyons arriver des patrouilles de grands gaillards débonnaires et apparemment peu rassurés,

coiffés de casques bizarres, ni allemands ni anglais, les seuls que nous connaissions alors. La vue de leurs véhicules marqués d'étoiles blanches ne lève le doute que lorsqu'on peut lire l'inscription «US ARMY» : c'est donc un débarquement Américain!

Pendant l'après midi et la soirée, devant l'ampleur et la surprise de l'évènement, nous passons par toutes sortes d'attitudes et de sentiments. LAFON et COLLET partent en maraude dans les lignes de combat, car des escarmouches plus qu'une bataille organisée continuent épisodiquement toute la journée, et ne reviennent que le lendemain matin pleins de récits passionnants. Nous passons des heures à observer la baie d'ALGER où, dès l'après midi, viennent mouiller les transports de troupe alliés, bombardés en fin de journée par quelques avions allemands dont l'un est abattu sous nos yeux au crépuscule. Dans la soirée nous sommes tous convaincus que la FLOTTE de TOULON arrivera à l'aube et que nous aurons le rare privilège d'assister à une bataille navale du haut de notre promontoire.

Dans les jours qui suivent nous continuons à ressentir toutes les nuances de sentiments possibles à l'égard des événements précipités dont nous sommes les témoins. Si dès le soir du 8 novembre les combats cessent à ALGER et la population noue déjà des contacts sympathiques avec les arrivants anglais et surtout américains, ailleurs à GRAN, à CASABLANCA, la bataille fait encore rage et la MARINE en particulier est sérieusement éprouvée. Or plusieurs d'entre nous ont leurs pères ou de proches parents engagés dans ces affaires douloureuses dont on n'a encore que peu de nouvelles. Nous avons encore toute fraîche dans nos mémoires la scène poignante au cours de laquelle le proviseur, qui devait être tué quelques jours plus tard, avec le censeur et l'économiste du lycée BUGEAUD lors d'un bombardement allemand, annonce à notre camarade de *taupe* FERAUDY la mort de son père, Capitaine de Frégate commandant la division des torpilleurs d'ORAN. Le 11 novembre coïncide avec la cessation générale des hostilités contre les alliés et également avec la fin de la résistance de MADAGASCAR aux troupes anglaises débarquées en mai : la cérémonie des couleurs à laquelle on procédait rituellement dans les lycées sous la «Révolution Nationale», la minute de silence habituelle en ce jour anniversaire des anciens succès de nos armes, nous laissent profondément désorientés. Car, d'un autre côté nous sentons bien que, maintenant que les ETATS UNIS ont mis en branle leur énorme potentiel guerrier, il est temps de rompre cet armistice de juin 1940 et de reprendre la lutte à leurs côtés pour effacer notre défaite. Car le patriotisme est intense en Afrique du Nord, renforcé chez les marins et chez ceux qui se destinent à la Marine par l'intime conviction d'être le suprême espoir du pays. La Marine et l'Empire ne sont-ils pas les atouts dont dispose encore la FRANCE contre l'envahisseur allemand?

Cependant, les conséquences du débarquement continuent à se dévelop-



per : on apprend la présence à ALGER de l'Amiral DARLAN et du Général GIRAUD, leurs accords avec le Général EISENHOWER, l'envahissement de la zone libre par les allemands, l'investissement de TOULON, le sabordage de la FLOTTE (effroyable souvenir!).

D'ailleurs la guerre est là. Les bombardements (du harcèlement presque toutes les nuits par quelques avions déchainant la formidable DCA installée par les alliés), le déploiement des troupes américaines, la rade couverte de bateaux, les combats qui s'engagent en TUNISIE contre l'AFRIKA CORPS DE ROMMEL et auxquels participe l'Armée Française d'AFRIQUE du NORD, tout cela pour nous signifie que les temps ne sont plus aux études mais à la lutte et le plus tôt possible. L'enthousiasme revient vite quand on a dix huit ans!

Du reste nous avons quittés BOUZAREAH, les locaux ayant été réquisitionnés par les alliés pour servir d'hôpital, et au lycée de BEN AKNOUN où nous sommes repliés, les cours fonctionnent d'une façon très désordonnée, la plupart des professeurs étant successivement mobilisés.

Bref, un beau jour de la dernière décade de novembre, nous prenons la résolution de nous engager dans la Marine. Notre «Z», IMBERT, sollicite une audience de l'Amiral DARLAN pour lui annoncer cette décision et voir si, en raison de notre degré de préparation à l'ECOLE NAVALE, il ne serait pas plus avantageux pour la Marine comme pour nous-mêmes de nous utiliser autrement que comme simples matelots.

L'Amiral DARLAN était expéditif. L'Amiral LECLERC commande la Marine à ALGER, et son fils est parmi nous. Il est chargé d'organiser un cours de formation d'Aspirants de Marine et nous en avertit par une note en date du 1 Décembre : une reproduction de ce document qui décida de notre carrière figure ci-contre. Le vendredi 4 Décembre à 08 h 00 nous nous présentons à l'Amirauté pour procéder à notre incorporation et signer notre engagement pour la durée de la guerre dans le Corps des Equipages de la Flotte.

Nous sommes vingt six : une grande partie de la Flotte JOINVILLE, la seule classe de préparation à l'Ecole Navale fonctionnant hors métropole et cinq camarades venant de *taupe* et *d'hypotaupe* qui se sont joints à nous.

Alger, le 1<sup>er</sup> Decembre 1942.

MARINE A ALGER  
-----  
E T A T - M A J O R  
-----  
No 2019 E.M.I

N O T E

Pour les candidats à l'Ecole Navale  
-----

O B J E T : Cours préparatoire à l'Ecole Navale  
-----

1. Un cours préparatoire à l'Ecole Navale est en voie d'organisation à l'Amirauté à ALGER.
2. Y seront admis les élèves des classes préparatoires à l'Ecole Navale âgés de 17 ans révolus qui accepteront de souscrire un engagement dans les équipages de la Flotte pour la durée de la guerre.
3. Les marins recevront l'enseignement scientifique du programme d'étude, complété par un enseignement technique les préparant à être utilisés au plus tôt à bord des bâtiments de la Flotte ou dans l'aéronautique Navale.
4. Ceux d'entre eux qui, aux examens de fin de cours, ne seraient pas susceptibles d'être utilisés comme Aspirant de Marine, seront, suivant leur conduite et leur travail, reversés dans les équipages de la Flotte ou auront leur engagement résilié ce qui entraînera pour l'avenir la suppression de toute possibilité d'entrer dans la Marine.

Destinataires  
Etabl. d'Inst.  
Publique et  
Candidats à Eco-  
le Navale.  
C o p i e s :  
P.M. 4° Région  
E.M.I - Archives

Le Vice-Amiral LECLERC  
Commandant la Marine à Alger

L  
du 7





«Dans la Marine, mes petits gars,  
il y a les ceusses qui s'emmerdent  
et les ceusses qui se démerdent».

(Premier conseil de notre garçon de poste)

## L'INITIATION



Les cours commencent le lundi 7 Décembre 1942.

Le Capitaine de Vaisseau ADAM, commandant le Front de Mer d'ALGER, a été chargé par l'Amiral LECLERC de mettre sur pied le C.F.A. (Cours de Formation d'Aspirants) : il nous installe dans les locaux de l'école des Mousset indigènes, au pied du *Peñon* de l'Amirauté.

Les moyens mis à la disposition du commandant du C.F.A. sont réduits. Le lieutenant de Vaisseau COQUELIN, qui commande les patrouilleurs du Front de Mer, fait office d'officier en second et de directeur des études tout en professant lui-même le cours d'électricité. Un Enseigne de réserve, M. NOURRY lui est adjoint et nous enseigne le canon. Pour les mathématiques nous poursuivrons le programme de FLOTTE avec notre professeur de la BOUZAREAH, M. DURUPT (dit le TOLTEQUE) qui vient d'être mobilisé comme Aspirant d'Artillerie au P.C. de la Défense Aérienne fonctionnant à l'Amirauté. Pour les matières ma-

ritimes ce sera le professeur d'Hydrographie FREDENUCCI qui nous instruira. Un maître principal, un premier maître et quatre second maîtres nous encadreront et nous formeront à la pratique des spécialités d'armes, de manoeuvre et de transmissions.

Le premier week-end est consacré à nos premiers contacts avec les choses de la Marine Nationale. Habillés tant bien que mal en matelots, sauf que l'on nous fait porter la vareuse dans le pantalon comme les mousses, nous apprenons à gréer nos «bois de lit» car nous couchons en hamac dans une ancienne soute à munition. Et l'on nous fait prendre la garde de nuit sur le terre plein de la batterie de 120.

Ces premiers jours, s'ils sont déroutants, ne sont pas trop pénibles, sauf par suite de l'isolement vis à vis de la ville dans lequel nous sommes brusquement plongés : dorénavant nous ne sortirons plus que le Dimanche entre midi et dix sept heures, du moins si nous ne sommes pas consignés pour de petits manques à la discipline, ou de mauvaises notes en Scott.

La vie studieuse recommence, consacrée à l'absorption d'un programme copieux d'études théoriques. Heureusement il y a le *muffle* du matin, aussitôt après que le coup de sifflet strident du *losse* de service nous ait fait le branlebas. Et surtout les séances quasi quotidiennes de *bouline*, nous aèrent et nous musclent, tandis que les travaux pratiques constituent des dérivatifs appréciés à l'austérité des cours du TOLTEQUE et de FREDE.

Dans l'ensemble, de ces premières semaines, après la liberté, l'agitation, le désœuvrement du mois précédent, nous gardons le souvenir d'une remise au travail brutale et intensive, qui nous laisse le soir exténués et un peu abrutis.

Cependant les événements extérieurs ne tardent pas à se mêler à nouveau à notre vie que nous pouvions croire préservée par les murs épais du *Peñon* de l'Amirauté. L'Amiral DARLAN vient nous voir et nous adresse quelques mots d'encouragement. Malgré les soucis qui manifestement l'accablent, il y a une sorte de sérénité chez cet homme qui vient après plus de 2 ans d'une politique d'attentisme voire de collaboration avec l'occupant, de décider de remettre dans la lutte cette partie de l'Empire restée sous l'obédience du gouvernement du Maréchal.

Quelques jours plus tard, pour NOEL, coup de tonnerre : on apprend l'assassinat de l'Amiral. Un jeune homme de notre âge l'a tué au Palais d'Eté blessant par la même occasion l'Amiral BATTET et le Capitaine de Vaisseau HOURCADE.

Une cérémonie militaire a lieu. Nous formons le piquet d'honneur, alors que nous ne savons même pas encore tenir convenablement un fusil : du reste, SEIGLE laisse tomber le sien d'émotion. Nous voyons de près ce jour là beaucoup de personnages déjà importants ou qui vont le devenir, et qui paraissent tous très émus. PARION se souvient même d'avoir vu pleurer le Général EISENHOWER. A ce moment nous n'éprouvons pas le sentiment que «si le caractère tragique de la disparition de DARLAN ne pouvait manquer d'être réprou-



*vé par beaucoup, le fait même qu'il dût quitter la scène semblait conforme à la dure logique des événements» (1).* Nous accompagnons au petit mausolée de l'ilot de l'Amirauté, où il reposera pendant 20 ans, le chef assassiné à qui nous devons d'être là, revêtus de l'uniforme de marins, et qui, de ce fait, ne pourra jamais plus être l'objet de notre indifférence.

Cet intermède tragique achevé, la vie reprend son cours studieux au C.F.A. Un camarade a dû nous quitter, ses parents refusant catégoriquement de donner l'autorisation indispensable pour son engagement. Heureusement pour lui, et pour la Marine, il intégrera dans la promotion de nos fistots à CASABLANCA. Un autre par contre a réussi finalement à passer outre à l'opposition de son père qui combat en TUNISIE; grâce à la compréhension de l'Amiral LECLERC et du Commandant ADAM, après s'être enfui du lycée d'ALGER replié à MILIANA, ce qui lui vaut d'être recherché par les gendarmes, il nous a rejoint à ALGER.

Désormais, la promotion a sa composition définitive, celle qui subsistera dans nos coeurs à tous les coups du sort, malgré les examens qui par la suite écarteront quelques camarades.

Fin Janvier, nous touchons notre première solde : surprise ! Le montant – 500 francs – nous en paraît fantastiquement élevé, de quoi acheter une cartouche de cigarettes américaines. LE SANN qui nous paye sur le rituel tapis d'embarcation nous donne l'explication : aux 200 francs qui nous reviennent normalement s'ajoutent 300 francs de primes de combat ! Chaque fois qu'un bombardement allemand a lieu sur ALGER, et il y en a presque chaque nuit, que nous entendons à peine dans notre poste qui nous sert en même temps d'abri, nous sommes sensés combattre comme le reste du personnel de la Défense du Littoral, l'unité qui nous administre. Merveilleuse Marine, généreuse et prodigue !

Puis, en Février, notre initiation prend fin par une suite d'évènements précipités, bouleversants, étonnants.

Nous sommes en cours d'Astronomie. C'est la fin de l'après midi quand tout à coup éclatent des hurlements dans la coursive : «*En voiture, fistots!*» Et l'on voit entrer dans la salle, sous l'œil froid et impassible de FREDE qui à notre grand étonnement ne dit rien, toute une bande d'Enseignes qui nous poussent dehors sans ménagements. Alors commence une mémorable séance de culation. Tout y passe : les «*3eme appui tendu en posi. . .tion!*», les questions de tradition, la *voiture*. Ahuris, nous avons à peine le temps d'examiner nos tortionnaires. Ce sont une quinzaine d'Enseignes qui arrivent des prisons anglaises, car ils ont été faits prisonniers à MADAGASCAR pour la plupart, et qui viennent de rallier les forces combattantes d'A.F.N. Presque tous iront dans quelques jours rallier le bataillon dit de «BIZERTE», unité de fusiliers-marins avec laquelle ils participe-

ront à la libération de la TUNISIE, puis formeront le Régiment Blindé de fusiliers-marins de la 2<sup>eme</sup> DB.

Après la longue et épuisante séance de culation, nous sommes entraînés dans notre poste que nous reconnaissons à peine. Une table magnifique est dressée, recouverte d'une nappe éclatante de blancheur et de belle vaisselle d'officiers. Nous prenons place, intercalés entre DUBOIS, COULONDRES, DURVILLE, VILLAREM, de GONNEVILLE etc. . . Puis, commence une longue et merveilleuse soirée où en savourant un diner comme nous n'en avons point eu depuis longtemps, nous apprenons les chansons *Baille* : la «Légende du BORDA», la «lettre d'Edith», le «Testament de la Bouline», «Doudou», la «Touloulou», les «Plaisirs de la Baille» et tant d'autres encore qui figurent dans le carnet de LECLERC. Il nous semble ce soir là, que nous entrons dans la grande famille et que nous y sommes adoptés tels que nous sommes. Ce souvenir nous permettra de surmonter par la suite bien des découragements.

Trois jours après cette séance mémorable nous effectuons notre première sortie à la mer, en baie d'ALGER, sur le COLONEL CASSE, chasseur en bois datant de la première guerre mondiale et qui comme tous les bâtiments légers d'origine américaine a une stabilité de plate-forme assez limitée. La mer est agitée, et la plupart d'entre nous se demandent cette après-midi là, alors qu'ils manipulent pour la première fois une règle CRAS entre deux allers et retours précipités vers le pavois pour un motif autre que la prise de relèvements, quelle fichue idée ils ont eu de s'engager à subir ce supplice pour le reste de leur vie !

Le soir, le Commandant ADAM vient, rayonnant, nous annoncer que le cours de Formation d'Aspirants va être transformé, par décision du Général GIRAUD, en l'ECOLE NAVALE D'ALGER. Sans doute est-il étonné que notre réaction soit à la fois de surprise et de joie, mais aussi d'un peu de déception. Car cette transformation flatteuse implique, nous indique-t-il, que les cours dureront un an au lieu de six mois. Cela nous paraît un sacrifice énorme alors que nous sommes pressés d'aller en découdre, car cela va mal en TUNISIE et nous nous surprenons à rêver de devenir les «CADETS D'ALGER», défendant l'Amirauté avec nos LEBEL d'instruction. D'autre part, dès cet instant, nous sentons bien que la rupture du processus imaginé par l'Amiral DARLAN, d'ailleurs repris de ce qui avait été fait pendant la guerre de 1914-1918, va rendre notre position difficile : il est anormal d'entrer à l'Ecole Navale sans avoir été reçu à un concours même si deux examens sont prévus pour éliminer ceux d'entre-nous dont les connaissances paraîtront insuffisantes.

Le Commandant ADAM nous annonce également son départ : il nous quitte pour aller à DAKAR prendre le commandement du Croiseur «GLOIRE».

Quelques jours après, en fin de journée, alors que nous pâlissons sur quelque calcul nautique, JUBAIN (L.V. D'ARBOIS) nous commande brusque-

(1) - Général de GAULLE - Mémoires T. II - Tragédie.



ment «A VOS RANGS, FIXE». Le Capitaine de Vaisseau PINEL, nouveau Commandant de l'Ecole, qui vient de quitter le Commandement du «GEORGES LEYGUES» avec lequel, quelques semaines auparavant il a coulé un «raider» allemand, entre dans la salle.

Son premier contact avec nous est rude et parfaitement dépourvu d'aménité. Cet ancien officier fusilier s'adresse à nous en termes sévères et annonce qu'il va nous former à la mode dure puisqu' «Ecole Navale il y a». En fait nous constatons vite que si le Commandant PINEL est très strict et très militaire, c'est un homme de coeur, féru d'histoire maritime, et qui s'efforcera de nous mettre dans la meilleure condition tant physique que morale. Très attentif à notre formation, sans paraître beaucoup, il nous donne un exemple parfait de la manière dont un officier peut être à la fois très ferme et très humain.

Pour notre nomination officielle au grade de matelot de 1ère classe et à la qualité d'élève de l'Ecole Navale d'ALGER, on nous accorde la double en vin (d'Algérie) et un menu amélioré constitué par un excellent et abondant couscous. Ce sera notre première *biture*.

ALGER, LE 6 Mars 1943

IXE BARRAS MARITIME  
MARINE A ALGER  
ETAT-MAJOR  
N° 498 E.M. 1/P

LE VICE-AMIRAL LECLERC  
COMMANDEANT LA MARINE A ALGER

au

Matelot de 2ème Classe *Dupuis . J. . . . .*

Elève au cours des Aspirants de Marine.

-o-

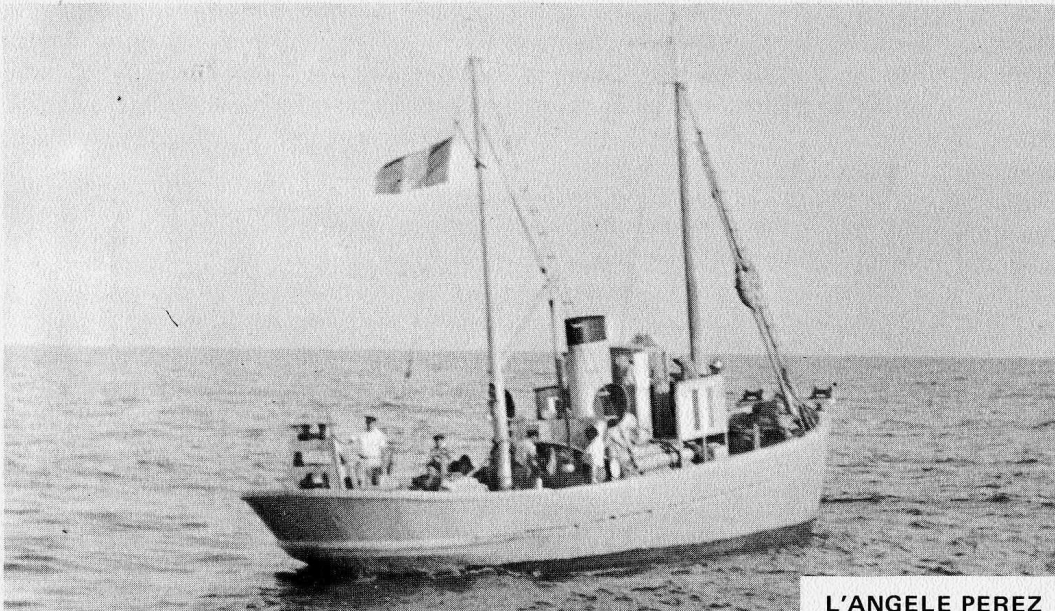
REMERCIEMENTS : Article 10 de l'ordonnance en date du 25 Février 1943 de Monsieur le Général d'Armée, Commandant en Chef Français Civil et Militaire.

-o-

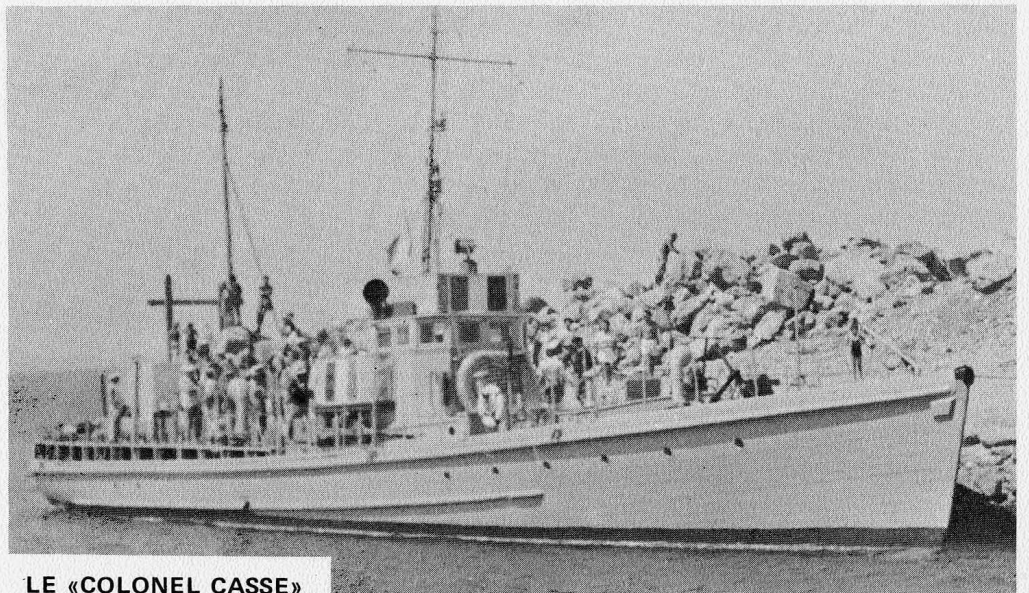
J'ai l'honneur de vous informer que par ordre n° 357 F.M.A.1/P en date du 4 Mars 1943 de Monsieur le Vice-Amiral d'Escadre, Commandant les Forces Maritimes et Aéronavales vous avez été nommé, pour compter du 1er Janvier 1943, élève de l'Ecole Navale d'Alger et Matelot de 1ère Classe.

*L. du 7*



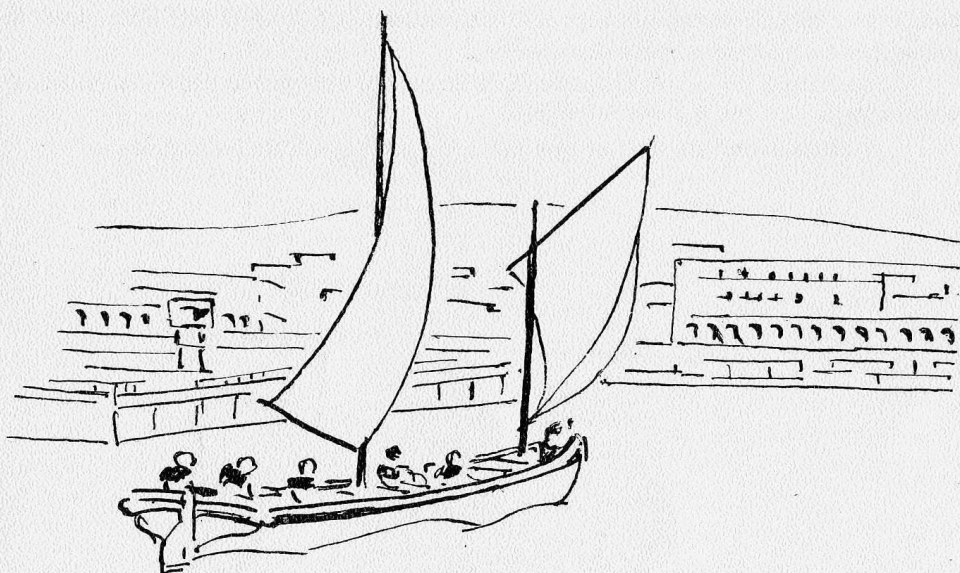


L'ANGELE PEREZ



LE «COLONEL CASSE»





## FORMATION

*«Equipage au malheur, Capitaine à l'honneur  
Puis tous deux aux requins . . . c'est bien!»  
(dicton de la marine à voile).*

Le paradoxe veut que l'une des premières leçons magistrales destinées à notre formation maritime nous soit donnée par un général de corps d'armée issu de l'infanterie coloniale. Le Général de BOIBOISSEL, Commandant le XIX<sup>e</sup> Corps à ALGER, a en effet accepté la demande du Commandant PINEL de venir dans la matinée du dimanche 14 Mars 1943, nous entretenir des voyages, par le Cap HORN, des derniers grands voiliers de la compagnie PIERRE BORDE de NANTES, voyages auxquels il avait participé comme pilotin avant d'entrer . . . à SAINT CYR. Ces souvenirs d'un homme à la belle prestance et excellent conteur, manifestement profondément marqué par cette expérience exceptionnelle de tutoiement de la mer, nous impressionne beaucoup. Désormais lorsque en embarcation, à la suite d'une manoeuvre foireuse, nous nous faisons gourmander (1) par ROBIC et traiter de «Saint-Cyriens», cela nous fait moins d'effet.

Le 25 Mars, après avoir assisté à notre premier cours de *chaffuste* professé par l'Ingénieur Mécanicien de 1<sup>ère</sup> Classe GACHET (dit MIDAS), nous par-

(1) - Le terme est faible.

ticipons à une prise d'armes sur la grande jetée face au poste d'amarrage du CASABIANCA. Le Général GIRAUD vient passer l'inspection du glorieux sous-marin et de la toute nouvelle Ecole Navale d'ALGER et décorer le Capitaine de Corvette L'HERMINIER, ses officiers et ses hommes. Il nous souvient que l'allocution du Général à l'équipage du CASABIANCA fut composé d'un tiers de félicitations et du reste en admonestations : les gens du sous-marin parlent trop, selon lui, et ne se méfient pas assez des «oreilles ennemies qui les écoutent». Il est vrai que la protection du secret est à juste titre une préoccupation constante des officiers généraux de l'Armée de Terre : le père de l'un d'entre nous mettant en garde son jeune fils contre les dangers que présentent les femmes en général et pour les petits marins en particulier, après avoir rapidement énuméré les pièges sentimentaux et physiques qu'elles tendent volontiers, insistait sur le risque pour lui de devenir le jouet d'une MATA HARI avec les conséquences que l'on peut imaginer pour l'issue du conflit.

Au cours de cette cérémonie, l'Amiral LECLERC remet la croix de guerre à notre camarade GOSSELIN pour sa belle conduite sous les obus et les bombes à CASABLANCA en Novembre 1942, alors que bénévolement il participait à l'évacuation des blessés et des morts sur le port.

En Mai, on nous conduit assister au conseil de guerre qui juge le Capitaine de Vaisseau SIMON pour la perte, en baie de DIEGO SUAREZ, de l'Aviso Colonial D'ENTRECASTAUX qu'il commandait l'année précédente au moment de l'attaque anglaise sur MADAGASCAR. La sobriété du cérémonial, la dignité des débats, la pondération dans l'exposé des faits, des griefs et des arguments de défense, tout cela au milieu d'une émotion de qualité nous fait forte impression. Et nous sommes à l'unanimité d'accord avec le jury lorsque le verdict acquitte le Commandant SIMON et reconnaît qu'il a fait tout son possible pour sauver son bâtiment et remplir jusqu'au bout sa mission de défense de la base en poursuivant le combat à terre avec les rescapés de son équipage. Quand son sabre lui est rendu, l'émotion est à son comble.

C'est vers cette époque également que nous sommes appelés brusquement, un beau matin, dans un atelier de la D.C.A.N. par l'Amiral GERVAIS DE LAFOND qui vient de remplacer l'Amiral LECLERC au commandement de la Marine à ALGER. L'Amiral est en train d'examiner une torpille italienne aéroportée qui vient d'être repêchée du côté du Cap MATIFOU et que deux artificiers démontent pour en saisir les mécanismes et le principe de fonctionnement. L'Amiral au milieu des établis et des machines et devant le dangereux engin, complimente en notre présence les deux ouvriers et leurs chefs pour leur courage, leur dévouement au service et leurs qualités techniques. Venant d'un combattant au courage connu de tous, à une époque où les officiers de vaisseau traitaient volontiers avec dédain les représentants de tous grades des Constructions et Armes Navales, cette leçon ne fut pas perdue pour nous.



En Juillet, on nous conduit aux pas cadencés assister dans le cinéma de l'Hôtel ALETTI à la projection d'un film anglais : IN WHICH WE SERVE. Avec l'humour, le tact, l'émotion soigneusement masquée qui caractérisent les meilleures œuvres anglaises, ce film dépeint, mêlée à une petite intrigue sentimentale charmante, ce que nous supposons devoir être notre vie de marin en guerre. Aussi nous sommes passionnés.

Le 14 juillet, nous défilons boulevard MICHELET et rue d'ISLY devant ceux qu'ALGER appellent alors avec irrévérence les deux cocons. Pendant le «Têtes . . . gauche» en tordant un peu nos nerfs optiques vers le haut, nous pouvons apercevoir pour la première fois le Général de GAULLE. Cette fois encore, cette cérémonie traditionnelle célébrée avec un faste tout particulier car elle marque le succès récent de nos armes en TUNISIE, nous laisse assez troublés en raison de ce qui se passe alors à ALGER . . . Le soir, au branle bas, est donnée lecture d'une décision signée conjointement par les deux généraux précisant que les «mutations spontanées» ne seront plus admises.

Nous comprenons ce jour-là à quel point le patriotisme le plus pur peut facilement paraître corrompu lorsque semblent en cause l'ambition, l'intransigence et le sectarisme, et quand pour une fin élevée et indiscutée des moyens douteux ou détestables sont employés.

Nous subissons certes beaucoup d'autres actions pour notre formation : conférences des différents PAPES, allocutions d'Amiraux, causeries d'officiers. On nous fait lire des textes choisis, disserte par écrit sur des sujets tels que :

«Développez d'un point de vue général et du point de vue particulier au métier des armes cette pensée d'un auteur contemporain : *«La subordination n'est pas la servitude, pas plus que l'autorité n'est la tyrannie»*. (Nèfle du dimanche 17 janvier).

Tout cela, bien sûr, contribue à notre formation. La réflexion est nécessaire et si «l'action met les ardeurs en œuvre, c'est la parole qui les suscite», mais les faits auxquels on assiste, les réflexions impromptues de chefs respectés marquent sans doute davantage que ce qui est apprêté, dogmatique, obligatoire.

Comme nous allons prochainement prendre notre essor, l'attitude qui devra être la nôtre vis à vis de nos futurs subordonnés et chefs, nous préoccupe beaucoup.

Envers les premiers, le Général de cavalerie déjà cité préconise à son fils de toujours voir à travers l'homme à qui l'on commande, le combattant que l'on peut et l'on doit même parfois envoyer à la mort. Cela évite, aussi bien une dureté excessive qu'une faiblesse exagérée et oblige à garder le contact humain. Ce conseil n'est pas d'un grand secours pour résoudre le problème concret qui nous occupe sur l'heure : un midship de 18 ans a-t-il le devoir d'exiger le salut dans la rue de la part de tous ses «inférieurs»? Mais pas la suite, dès que nous avons eu l'expérience du combat et de la vie à bord, il nous revint utilement en mémoire.

Quant au comportement à adopter à l'égard des officiers qui nous ac-

cueilleront lors de notre premier embarquement, le GRAND MICHEL nous le recommande avec sa verdeur habituelle :

«Bande de petits crapauds branleurs, en arrivant à bord, tachez-moi d'avoir les c . . . lles à raser le pont!»

Nous avons pu vérifier que cette prescription était judicieuse.